

356 *Les Egaremens du Cœur, &c.*
remens , un souvenir importun qui
m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain
que je le tentai , & chaque instant me
rendoit plus criminel , sans que je m'en
trouvassé plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées
dans ces contradictions , & le jour com-
mençoit à paroître , qu'il s'en falloit
beaucoup que je fusse d'accord avec moi-
même. Graces aux bienséances que Ma-
dame de Lursay observoit sévèrement ,
elle me renvoya enfin , & je la quittai ,
en lui promettant, malgré mes remords ,
de la voir le lendemain de bonne heure ,
très déterminé , de plus , à lui tenir pa-
role.

Fin de la troisieme & derniere Partie.

LA NUIT
ET
LE MOMENT,
OU
LES MATINÉES
DE CYTHERE.

Lisez, Censeurs rigides, il n'y a point ici d'amour
criminel.

H O R A T.



LA NUIT

ET

LE MOMENT.



DIALOGUE.

CIDALISE, CLITANDRE.

CIDALISE, voyant entrer Clitandre
en robe de chambre.

AH, bon Dieu ! Clitandre, quoi !
c'est vous ?

CLITANDRE, Votre surprise, Madame, a de quoi m'étonner ; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour, & je ne comprends pas ce que vous trouvez de si extraordinaire dans la visite que je vous fais.

CID. C'est que je croyois avoir quelque raison de penser que si vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne seroit pas avec moi, & que, dans les idées que j'avois, votre présence m'a étonnée.

CLIT. Cérémonie à part, ne produit-elle sur vous que cet effet? Ne vous embarrassé-je pas plus encore que je ne vous surprends? C'est qu'à la rigueur, cela seroit possible au moins.

CID. Cette idée vous est nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître?

CLIT. Mon intention n'est point de vous en faire un mystère: mais voudrez-vous bien me dire aussi pourquoi vous avez été si étonnée de me voir chez vous ce soir, lorsque tant d'autres fois cela vous a paru si simple?

CID. Il me le paroïssoit alors que vous me donnassiez vos momens perdus; mais je ne vous crois pas aujourd'hui aussi désœuvré que je vous ai vu l'être quelquefois.

CLIT. J'avois sur vous la même idée; & c'est ce qui fait précitement que je ne suis pas sans quelque sorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma visite un peu déplacée.

CID.

CID. Un peu déplacée! J'admire tout à la fois le ménagement de vos termes, & passez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reste, me faire la grace de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui?

CLIT. Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma présence ici vous cause tant d'étonnement.

CID. Vous serez bientôt satisfait: (*Elle passe dans sa garde-robe, revient, change de chemise: on la déchausse.*)

CLIT. Ah Dieu! quelle jambe!

CID. Oh! finissez, Monsieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

CLIT. Je ne fais pas si c'est la première fois que je la loue; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas la première que je l'admire.

CID. Allez-vous mettre là-bas, ou sortez.

CLIT. Vous me traitez singulièrement, Madame; mais j'obéis. (*Elle se couche, dit à une de ses femmes de rester: Clitandre s'assied sur un fauteuil auprès du lit.*)

CID. Quoi! réellement, Clitandre,
Tome I, Q

vous n'avez de rendez-vous avec personne ?

CLIT. Quoi ! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Erasfe ?

CID. Erasfe ! Mais en vérité, vous n'y pensez pas, mon pauvre comte.

CLIT. Et je vous jure, belle marquise, que je ne pense pas plus à aucune des femmes qui sont chez vous, que vous ne songez à lui.

CID. Quoi ! pas même à Araminte ?

CLIT. Araminte ! ah, parbleu ! la plaifanterie est délicieuse ! Est-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici, que vous croyez qu'il faut que je l'y amuse ?

CID. Certes, le tour est fin ! C'est-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne sçavez pas pourquoi elle est ici ?

CLIT. Oh ! pardonnez-moi : pour les espérances qu'elle y a, je les devine ; & vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y est. Je ne vous comprends pas ! il faut assurément bien craindre de manquer de monde, pour se charger d'une pareille *espece*.

CID. En vérité, Clitandre, voilà une discrétion bien inutile, ou un *periffilage* bien ridicule ! Vous verrez aussi que

c'est moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimene, & que c'est encore ma faute si Belise, Luscinde & Julie se trouvent chez moi en même tems.

CLIT. Oh ! pour celles-là, il ne se peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte & Valere, vous pensiez qu'elles y sont pour moi.

CID. Mais je ne jurerois pas que vous fussiez dans l'honneur qu'elles me font, pour aussi peu que vous le prétendez.

CLIT. Quelle folie ! Il y a plus de huit jours que je suis ici ; ils y sont eux d'avant-hier ; elles y sont d'aujourd'hui, & il me paroît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuser d'être venues pour moi, que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

CID. Vous ne me croyez pas non plus assez imbécille pour m'en flatter.

CLIT. Vous auriez tort au reste de vous plaindre de Valere, d'Erasfe & de Cléon. Ils sont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient : ils sont dans les grandes regles ; & je parierois qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

CID. Je sens toute la politesse de leur procédé ; mais Clitandre, il est donc bien vrai que ce n'est pas vous qu'elles cherchent ici ?

CLIT. Vous sçavez ce qu'elles font.

CID. En sçais-je plus ce qu'elles voudroient faire ?

CLIT. Ah, Madame ! ce n'est pas, permettez moi de vous le dire, sur des femmes, qui pensent aussi-bien que celles-là, qu'on peut avoir de pareilles idées.

CID. En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule ! Je ne vous presserai pas là-dessus, puisque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être ; mais je ne pardonnerai jamais à Erasme d'être venu me gâter un souper qui devoit être si délicieux.

CLID. Il ne me paroît pas extraordinaire que vous l'y aiez trouvé de trop : mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce souper auroit été si agréable pour vous ?

CID. Quoi ! vous ne sentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues, & qui, sans doute, conservent encore des prétentions sur vous, auroit eu de réjouissant pour moi ?

CLIT. Il y auroit à moi de la sottise à vous soutenir que je n'ai eu aucune d'elles ; mais il y auroit assurément plus que de l'indiscrétion à dire que je les

eues toutes. D'ailleurs, en supposant qu'elles m'aient toutes honoré de quelque bonté, qu'est-ce que cela importe aujourd'hui à elles, & à moi ? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens, que le hasard, le caprice, des circonstances ont unis quelques momens, se souviennent de ce qui les a intéressés si peu ? Ce que je vous dis, au reste, est si vrai, que soupant il y a quelque tems avec une femme, je ne me la rappellois en aucune façon, & que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue, si elle ne m'eût pas fait souvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CID. Je m'étonne que ce soit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces fortes d'aventures.

CLIT. Je fais qu'on vous en accuse ; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire est égal dans les deux sexes.

CID. Il est cependant plus singulier dans une femme que dans un homme.

CLIT. Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à sacrifier. Si, par le plus grand hasard du

monde, il se trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de sacrifices à faire que nous-mêmes, je ne vois pas à propos de quoi l'on voudroit qu'elle se rappellât de certaines choses plus que nous. Il n'est cependant pas aussi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux personnes, qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaison, quelque peu de sentiment même qu'elles y aient mis, s'en souviennent si peu; mais en même tems je ne crois pas qu'un oubli total de ces choses-là soit absolument sans exemple.

CID. Pour moi, j'aime à penser que cela n'est pas possible. Vous vous souvenez de Célimene, n'est-ce pas?

CLIT. Cela est fort différent. Notre affaire a été longue, & je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

CID. Si vous dites vrai, elle est bien heureuse!

CLIT. J'en doute, puisque je ne m'en souviens que pour la mépriser au-delà de tout ce que je pourrois dire.

CID. Cruel! j'ai pourtant à vous parler de sa part.

CLIT. De sa part! à moi! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CID. Elle prétend que vous lui faites les injustices du monde les plus criantes, & que vous vous obstinez à la condamner sans l'entendre.

CLIT. Vous sçavez mon histoire comme moi-même, Madame, & puisque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiète peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être surpris que sçachant à quel point vous la connoissez, elle eût osé vous prier de me parler pour elle, si Erasme, qui a eu pour vous & devant moi, les plus condamnables procédés, ne m'avoit pas prié aussi de vous parler pour lui.

CID. Sérieusement, Clitandre, il vous en a parlé?

CLIT. Oui, Madame, & avec une vivacité dont vous auriez sans doute été contente, si vous en aviez été témoin.

CID. Oh! très-contente! cela n'est pas douteux! Et selon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture?

CLIT. Il est naturel qu'il vous en donne quelques-uns; cependant, à ceux qu'il a lui-même, je le trouve assez modéré sur cet article; & à votre humeur près,

que vous masquez, dit-il, sous le nom de délicatesse pour pouvoir vous y livrer avec moins de scrupule, il dit que vous êtes assez bonne femme, & que vous ne manquez absolument pas de principes.

CID. L'insolent ! je ne dirai sûrement pas de lui la même chose : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il est venu s'établir ici ?

CLIT. Il est vrai que son apparition m'a un peu surpris. Ce n'est pourtant pas que j'aie cru qu'il vînt ici sans être sûr que vous ne le trouveriez pas mauvais ; c'est le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

CID. De mon aveu ! pouvez-vous le croire ? Sept ou huit jours avant mon départ, je soupois avec lui chez la petite comtesse. Il y fut question du séjour que je comptois faire ici ; il eut l'audace de me dire qu'il viendrait m'y faire sa cour. Comme je sçais qu'il a des projets sur cette pauvre petite femme, & que jusques à présent elle n'entre pas dans ses vues, je crus que pour la déterminer, il vouloit lui donner de la jalousie, & qu'il me faisoit l'honneur de croire que j'ai de quoi l'alarmer ; mais j'avois reçu si froidement sa politesse, que je

vous avoue que je me flattois qu'il n'oseroit pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaisir que personne, & que rien ne peut égaler la surprise que j'ai eue en l'y voyant arriver. Aussi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte, à qui il me semble que vous en voulez encore plus qu'à Célimène même.

CLIT. Ma foi ! en cas, comme je vous en soupçonne, que ce soit pour vous procurer quelques scènes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réussi, & que le souper a été d'une gaieté merveilleuse.

CID. Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarrassant & plus triste. Vous, entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient, (car vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient sur vous.) Moi, en face d'Erasme, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ses prétentions, de ses regards & de ses propos ; non ! en vérité ! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui & de fureur !

CLIT. On en meurt à moins tous les jours, & je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

CID. Pour votre sécheresse avec Célimene, je n'en ai pas été bien surprise; mais à l'égard d'Araminte que vous avez....

CLIT. Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie?

CID. Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Est-ce ma faute, si le public vous la donne?

CLIT. Le public! le public, avec sa permission, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il est encore plaisant le public!

CID. Clitandre! vous n'êtes pas de bonne foi!

CLIT. (*Lui répond fort bas.*) Il est sûr que si vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me sera pas aisé de vous entendre.

CID. La belle fantaisie! A propos de quoi donc cet air de mystère?

CLIT. (*Toujours fort bas.*) Eh! Justine?

CID. Eh bien! que vous fait-elle?

CLIT. Oh! rien! c'est seulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, & que je ne puis, tant qu'elle restera dans votre chambre, m'expliquer librement sur certains articles.

CID. Je ne vois pas pourquoi vous voulez l'en bannir aujourd'hui: tous ces jours derniers elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. Cela se peut; mais en le supposant comme vous, je n'avois pas les mêmes choses à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez; mais il me semble que si vous vouliez bien que nous fussions seuls, cela n'en feroit que mieux.

CID. Voilà une singulière idée! Justine est une petite fille fort sûre.

CLIT. Je n'attaque point sa discrétion, & je ne doute point que vos secrets ne soient fort bien entre ses mains; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. Elle dort, & sûrement elle ne vous entend pas.

CLIT. Elle peut le feindre, & m'entendre: enfin, Madame, qu'elle soit ou non endormie, sa présence m'inquiète & me gêne. Ou permettez-moi de me taire sur ce que vous me demandez, ou consentez que nous soyons seuls.

CID. Seuls!.... Mais pourquoi?... en vérité! cela est ridicule! Non, toutes réflexions faites, je n'y consentirai jamais.

CLIT. Comme il vous plaira, au reste ; mais je vous avoue que j'ai peine à comprendre votre répugnance sur une chose si simple, qui me paroît tirer si peu à conséquence pour vous, & qui m'est à moi si nécessaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît ; mais assurément vous me ménagez peu ! Justine, Justine ! Voyez comme elle ne dormoit pas ! Justine ! vous pouvez vous coucher.

JUST. A quelle heure, Madame veut-elle qu'on entre demain ?

CID. (*Embarrassée.*) Mais voilà une singulière question ! A l'heure ordinaire, apparemment ?

JUST. On attendra que Madame sonne. (*Elle sort.*)

CID. Eh bien ! Monsieur, vous venez de l'entendre ! elle vient de me tenir un joli propos ! Voilà pourtant à quoi vous m'exposez !

CLIT. Mais, Madame, daignez donc vous mettre à ma place.

CID. Mettez-vous vous-même à la mienne, Monsieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle sorte de ma chambre sans la plus forte persuasion qu'elle nous y gênoit beaucoup ; que nous sommes

arrangés, & que ceci, qui n'est bien assurément qu'une chose de hasard à laquelle nous n'avons pensé ni vous ni moi, ne soit un rendez-vous très-décidé ?

CLIT. Elle a donc l'esprit bien mal fait, votre Justine !

CID. (*D'un ton un peu brusque.*) Elle l'a comme tous les gens de son espèce ; cela ne suffit-il pas ? Vous-même, que penseriez-vous si vous appreniez demain qu'un des hommes qui sont ici, a passé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre ? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des histoires ?

CLIT. Il est certain que je vous croirois pour cela quelque raison particulière ; mais Justine, qui est votre confidente, & qui sçait qu'il n'y a rien entre vous & moi, ne doit pas penser là-dessus comme je pourrois faire. Eh ! plutôt au ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, & que je le fusse autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire !

CID. Son absence vous a rendu bien galant !

CLIT. Non, mais il est assez simple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'a-

vois dû rien gagner à son départ, que m'auroit fait qu'elle fût partie ?

CID. (*D'un ton fort sérieux & d'un air un peu alarmé.*) Au moins, Monsieur....

CLIT. Eh ! Madame, vous me connoissez. D'ailleurs que gagnerois-je à vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien de tout ce que je pourrois vous demander, ou que je vous offenserois, si je voulois tenter quelque chose ?

CID. Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte ! (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue.

CLIT. Ah ! c'est autre chose.

CID. En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLIT. Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CID. Vous m'étonnez. Je croyois que c'étoit une obligation que l'on avoit à la philosophie moderne.

CLIT. Je croirois bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées ; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, & à ne plus croire que nous agissons au hasard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous scussions raisonner si bien,

nous faisons sûrement tout ce que nous faisons aujourd'hui ; mais nous le faisons, entraînés par le torrent, sans connoissance de cause, & avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus estimables qu'aujourd'hui ; mais nous voulions le paroître, & il ne se pouvoit pas qu'une prétention si absurde ne gênât beaucoup les plaisirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai : eh ! que n'en résulte-t-il pas pour nous ? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la société ; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre ? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire ? on se reprend avec autant de vivacité que si c'étoit la première fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore, & jamais on ne se brouille. Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela ; mais l'amour, qu'étoit-il, qu'un desir que l'on se plaisoit à s'exagérer, un mouvement des sens, dont il avoit plû à la vanité des hommes de faire une vertu ? On sçait aujourd'hui que le goût seul existe ; & si l'on se dit encore qu'on s'aime, c'est bien moins

parce qu'on le croit, que parce que c'est une façon plus polie de se demander réciproquement ce dont on sent qu'on a besoin. Comme on s'est pris sans s'aimer, on se sépare sans se haïr, & l'on retire du moins du foible goût que l'on s'est mutuellement inspiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconstance imprévue d'un amant accable-t-elle une femme? à peine lui laisse-t-on le tems de la sentir. Des raisons de bienséance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un amant ennuyeux, ou qui a cessé de paroître aimable? tous ses amis se rélaient pour l'étourdir sur le malheur de sa situation. Lui prend-t-il un caprice? dans la minute il est satisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération? nous trouvons les mêmes ressources dans la reconnaissance des femmes avec qui nous avons un peu intimement vécu; & je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la sagesse à sacrifier à tant de plaisirs quelques vieux préjugés qui rapportent assez peu d'estime, & beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la règle de leur conduite.

CID. Assurément, si vous croyez

tout ce que vous venez de me dire, vous avez jusques à présent agi bien peu d'après vos maximes, vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimene, & qui l'avez si tendrement aimée.

CLIT. Je l'ai adorée, j'en conviens! mais peut-être aussi est ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre, que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

CID. Ah! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il est possible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentimens que ne l'a été Célimene; & vous auriez trop à vous reprocher, si vous cherchiez à vous venger sur une maîtresse estimable, des affreux procédés de celle-là.

CLIT. Ce n'est pas non plus mon intention, & si vous connoissiez celle que mon cœur desire, vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle seroit barbare.

CID. Vous n'aimez donc plus du tout Célimene?

CLIT. Non, je vous le jure; mais en revanche, je ne connois personne qui m'inspire un si souverain mépris.